L'EMPEREUR AU TOMBEAU

par Albéric Cahuet

LA JOURNÉE DE LA MORT A SAINTE-HELENE

Dans l'île Sainte-Hélène, le 5 mai 1821, à sept heures du matin, les postes de télégraphie optique, chargés de surveiller et de signaler tous les mouvements de la petite colonie française de Longwood, transmirent cette communication au gouverneur Hudson Lowe : « Le général Bonaparte est en péril imminent de mort. »

Depuis la veille, une tempête, un véritable cyclone, s'était déchaînée sur l'île, balayait les plateaux et les mornes, déracinait les arbres, roulait des blocs dans les ravins. Le message cependant put être envoyé et reçu dans quelque levée de brume, entre deux averses. L'événement annoncé était d'importance. Hudson Lowe, debout à l'aube selon son habitude, monta à cheval et se dirigea vers Longwood pour y être plus complètement renseigné par le chirurgien britannique, adjoint depuis cinq semaines à l'insuffisant Antommarchi. Mais, en chemin, Lowe rencontra un officier qui lui remit ce billet du docteur Arnott : « Il se meurt. Montholon me prie de ne pas quitter son chevet. Il désire que je lui voie rendre le dernier soupir. » Dix-huit jours auparavant, ce même docteur Arnott avait dit de Napoléon au gouverneur : « Je suis persuadé que, si un vaisseau de ligne arrivait demain d'Angleterre pour l'emmener d'ici, cela le remettrait à l'instant sur pied. » Jusqu'à la fin, on avait cru à une simulation concertée. L'agonie seule devait dissiper les scepticismes, rassurer les méfiances. Et l'on se rendait compte de la réalité du drame quand le drame touchait à son dénouement.

Hudson Lowe, ce matin, ne poursuivit pas sa route plus avant. Depuis près de cinq ans, depuis une conversation terrible le 18 août 1816, le geôlier de Sainte-Hélène n'avait pas revu son prisonnier. Il savait que les Français ne toléreraient pas sa présence auprès de l'agonie de Napoléon, et, puisque le docteur Arnott ne pouvait quitter le chevet du mourant, Lowe regagna sa belle résidence de Plantation House où il attendrait les nouvelles et d'où il fit prévenir les deux chirurgiens en chef des troupes de terre et de la marine, les docteurs Shortt et Mitchell, d'avoir à se rendre au premier appel à Longwood pour constater officiellement le décès.

« Plantation House » est la plus agréable demeure de l'île. Remise à neuf depuis peu d'années, c'est une saine et confortable gentilhommière dont les vastes pièces ont été aménagées avec le goût parfait de lady Lowe. Il y a des jardins abondamment fleuris, des bosquets aimables et des prairies où paissent de précieuses vaches laitières. Justement, Lowe, l'avant-veille, a fait offrir du lait de ces pâturages au général Bonaparte, et le docteur Arnott a été enthousiasmé par le geste. Mais déjà le malade ne s'alimentait plus et le lait a été refusé. Les attentions comme les persécutions sont désormais vaines. C'est la fin de la captivité pour l'Empereur et c'est aussi le terme de sa mission pour Hudson Lowe.

Hudson Lowe.

En cet instant d'histoire où le gouverneur de Sainte-Hélène acquiert, par un double message, la certitude de la mort imminente de Napoléon, on imagine aisément les pensées, les évocations, les inquiétudes de ce « grand agité » — selon le mot de Forsyth — de médiocre esprit, de pauvre clairvoyance, se méfiant de tous et de soi-même, probe d'ailleurs, pas méchant, mais pire avec ses tracasseries d'impulsif, méticuleux esclave d'une consigne envoyée de deux mille lieues et qu'il ne sait pas adapter, aggravant tout par ses maladresses, se heurtant à ses compatriotes, faisant espionner ses collaborateurs et même les commissaires de l'Europe et prévoyant déjà le désaveu que lui infligera durement la nation britannique pour l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il s'est efforcé d'exécuter les ordres de son gouvernement.

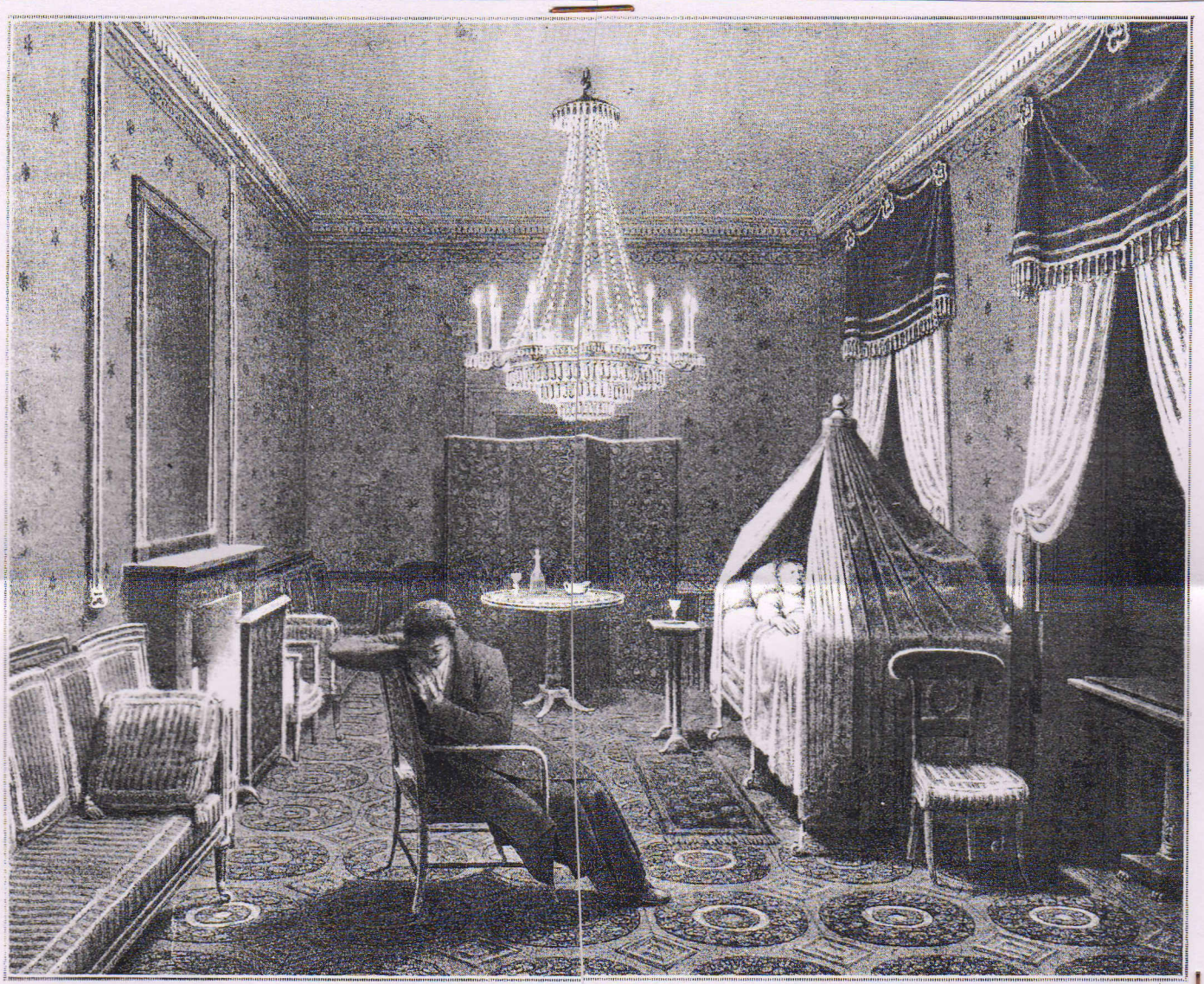
Hudson Lowe a le même âge que Napoléon, auquel il survivra un quart de siècle. Il est, comme l'Empereur, de taille moyenne, mais avec une silhouette maigre et souple. Ses manières sont brusques, ner-

veuses; le visage est ingrat et tout l'aspect déplait : « Je n'ai jamais vu plus sinistre figure, a dit Napoléon après la première entrevue. C'est à ne pas prendre une tasse de café s'il demeure un instant seul auprès. » Lady Granville, lors du retour en Europe, lui trouvera « la figure d'un démon ». Napoléon et lady Granville ont exagéré, mais, tout de même, Lowe n'est pas beau et l'on ne saurait dire que sa laideur soit sympathique. Le regard, « un regard d'hyène », a prétendu Napoléon, se cache tout au fond de l'orbite, derrière les sourcils longs et touffus. Le front est trop haut, la lèvre supérieure s'avance, le menton pointe, les cheveux sont clairs et fades, le teint roux, piqueté de taches, se colore fortement à la moindre irritation. Et l'on s'étonne que l'homme ainsi fait soit l'époux heureux d'une jolie femme de la meilleure société, et dont il a eu quatre enfants pendant les cinq années de son gouvernement de l'île.

La captivité de l'Empereur a fait de Lowe un personnage. Lowe, avant Sainte-Hélène, n'était presque rien, et il ne sera plus rien après Sainte-Hélène. Le gouvernement britannique, d'après lord Rosebery, n'aurait pu demander à un véritable « gentleman » d'exercer les fonctions de geôlier, telles que les concevait lord Bathurst. Il avait fallu se rabattre sur le seul homme qu'on n'aurait pas dû mettre en contact avec Napoléon, l'ancien chef d'un corps de déserteurs corses passés au service de l'Angleterre, un pauvre diable dans la hiérarchie militaire britannique, et que l'on affubla, pour ses fonctions nouvelles, des insignes de lieutenant-général, à qui l'on accorda un traitement énorme, avec le pouvoir de disposer d'une armée de terre et de mer. La garnison de Sainte-Hélène, en effet, se composait alors de près de trois mille hommes. Six cents pièces d'artillerie étaient en batterie ou en réserve dans les forts de l'île, et dans ses eaux croisait une escadre entière : trois frégates, « deux vaisseaux armés » et six bricks, le tout coûtant, bon an mal an, une dizaine de millions à l'Angleterre. Jamais l'ancien chef des « Royal Corsican Rangers » n'eût osé espérer un commandement de cette importance, lequel, à son idée, l'élevait hiérarchiquement fort au-dessus de l'homme que le gouvernement anglais considérait, au point de vue honneurs, comme un « général en disponibilité » et qu'il soumettait par ailleurs aux restrictions imposées aux prisonniers de guerre.

Lowe n'a jamais rien compris à Napoléon. Guère éduqué, peu instruit, malgré sa manie d'écrire à tout propos, ne pouvant se défendre contre la seule arme des Français de Longwood : l'ironie ; réagissant en amertume et en violence, aggravées par les plus sottes imaginations, perdant la tête, effondré sous le poids de sa responsabilité énorme. Lowe, en dépit de toutes les circonstances atténuantes qu'on a trouvées dans son insuffisance de moyens et dans la rigueur des instructions reçues, n'en a pas moins été le génie malfaisant de Sainte-Hélène. Mais de cela, Hudson Lowe ne se rend pas compte. Rien, au surplus, ne l'éclairera jamais, ni la froideur, ni les attaques, ni les abandons lors de son retour en Europe. Il s'étonnera qu'on puisse lui reprocher d'avoir chassé, brisé les médecins britanniques, O'Meara, Stockoe, qui ne voulaient pas ou ne voulaient plus servir un espionnage exigeant et qui, au surplus, déclaraient Bonaparte malade réellement, victime de cette vie trop étroite, de ce climat, de cette prison, de ce geôlier. Si, après ces expériences et ces éclats, le captif n'a plus voulu recevoir à demeure de médecins anglais, s'il est resté sans soins pendant des mois, s'il lui a fallu ensuite s'accommoder de l'ignorance d'Antommarchi et si le docteur Arnott ne fut accepté qu'aux derniers jours, trop tard, à qui la faute ? Le gouverneur de Sainte-Hélène ne s'attribue aucune responsabilité dans ce drame et lorsqu'il verra enfin l'Empereur mort, bien mort, après cette longue maladie qui ne fut pas une longue comédie, Hudson Lowe dira ces mots que retiendra curieusement l'Histoire : « Je lui pardonne tout. »

On devine combien, en cette matinée, en cette journée du 5 mai 1821, le gouverneur, ce « grand agité », fut occupé et préoccupé par tout ce qu'il y avait à ordonner, à organiser, à prévoir. Les informations arrivaient, heure par heure, de Longwood par signaux optiques ou par courriers directs. Le



Le décor de l'agonie et de la mort : Napoléon veillé par Marchand.
Dessin anonyme.

capitaine Crokatt, l'officier de surveillance et de liaison attaché à la colonie française, donnait tous les renseignements possibles et faisait connaître jusqu'aux derniers mots : « Tête... Armée... » que le malade avait dits à l'aube, avant de perdre conscience. Il se confirmait, à chaque communication, que l'on touchait au moment fatal.

... Dans la pauvre maison du plateau de Longwood, toute secouée par les bourrasques, les Français ont été avertis, dès le petit matin, que l'Empereur ne vivrait pas jusqu'au soir. La nuit a été terrifiante et d'un tragique shakespearien. Un dessin anonyme, dont l'exactitude a été confirmée par les témoins survivants et qui fut exécuté sans doute d'après un croquis du valet de chambre Marchand, restitue le cadre des scènes de l'agonie et de la mort. Par ce document, nous avons une vision précise du salon où, depuis huit jours, pour donner un peu plus d'air au malade, on a transporté son lit de camp entre les embrasures des deux fenêtres voilées de mousseline. Un paravent masque l'entrée. Un autre petit lit identique, et qu'on ne peut apercevoir, est installé dans un angle près d'une porte de communication, du côté de la cheminée et des divans. Un lamentable papier jaune piqué d'étoiles tapisse les murs. La table ronde qui porte une carafe, et le fauteuil de jardin que l'on voit au milieu de la pièce appartiennent aujourd'hui à des collectionneurs fervents du souvenir impérial. La chaise a été retrouvée par M. Frédéric Masson. Mais le lustre n'avait pas ce grand éclairage de bougies. L'Empereur ne pouvait plus supporter aucune lumière, et l'on était

obligé de lui donner des soins dans une obscurité presque complète. Dans la chambre quittée par le malade sont demeurés les souvenirs, les reliques intimes que Napoléon voulait toujours avoir sous les yeux : un petit buste en marbre de son fils; le roi de Rome aux bras de Marie-Louise, par Isabey; et, en quatre miniatures, d'Isabey ou d'Amédée Thibault, l'enfant, encore, dans son berceau, en forme de casque, ou essayant une pantoufle, ou chevauchant un mouton enrubanné, ou à genoux, les mains jointes, récitant sa prière du soir ; cela, avec une tresse de cheveux de Marie-Louise formant une chaîne à la montre en or de Rivoli, et un portrait de Joséphine. Il y a aussi, quelque part, peint sur une tabatière, un délicieux visage de la comtesse de Montholon, qui était devenue si chère à l'Empereur, et dont le départ, en 1819, après Las Cases en 1816, et le général Gourgaud en 1818, affligea le prisonnier jusqu'aux larmes.

Napoléon transporté dans ce salon s'est apprêté à y mourir. Il a eu, le premier, la certitude de sa fin prochaine. On l'a soigné pour une maladie de foie, et le docteur Arnott s'est trompé comme les autres. Le cancer qui vient de détruire complètement l'estomac ne s'est révélé qu'aux derniers jours. L'Empereur a pris toutes ses dispositions. Il a « préparé sa mort » avec cette volonté lucide, active et prévoyante qu'il employa à réaliser sa vie. Il a recommandé que l'on communiquât à son fils, afin de le protéger contre un mal héréditaire, les résultats de l'autopsie. Il s'est réconcilié avec M^me^ Bertrand qu'il ne voulait plus voir depuis qu'elle avait parlé de quitter elle aussi Sainte-Hélène. Avec une énergie surhumaine, il a dicté et recopié lui-même un long testament, avec sept codicilles, où il n'oubliait personne et où il a répété deux fois qu'il voulait être enterré « sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français qu'il avait tant aimé... ». Il s'est appliqué là, en un effort touchant, à rendre plus nette son écriture d'habitude illisible. Il a distribué autour de lui, avec des mots de gratitude sublime, d'inestimables souvenirs étalés sur son lit, et même il a gravé au canif son initiale sur une tabatière en or qu'il offrait au docteur Arnott. Il a dicté la lettre par laquelle sa mort, dont la date est laissée en blanc, sera officiellement annoncée au gouverneur. Il a dicté encore, dans un demi-délire, et c'est une suprême pensée pour la France, un projet d'organisation des gardes nationales pour la défense du territoire en cas d'invasion. Enfin, il a été administré par l'abbé Vignali, qui, déjà, avait reçu ses instructions pour la chapelle ardente. Maintenant il peut mourir.

Portrait du roi de Rome.

Peint sur l'ordre de l'Empereur par Isabey, en février 1814, et emporté à Sainte-Hélène. — Collection de M. Frédéric Masson.

Dans cette dernière nuit du 4 au 5 mai, un dernier sursaut de vie s'est manifesté, s'il faut en croire le comte de Montholon, avec une extraordinaire violence. L'Empereur s'est jeté hors de son lit, a renversé et presque étranglé Montholon qui voulait le retenir. Tous deux ont roulé sur le tapis et, dans cette courte lutte effroyable, le mourant a failli être le plus fort. Le piqueur Archambault, qui veillait dans une pièce voisine, Bertrand et Antommarchi, qui s'étaient étendus sur un canapé de la bibliothèque, durent accourir et maîtriser ensemble l'Empereur désormais inconscient et presque aussitôt entré en agonie. Le docteur Arnott, demandé à six heures, a fait aussitôt annoncer à Hudson Lowe l'état désespéré de Napoléon. Peu après, sous l'averse, à travers les boues du jardin, M^me^ Bertrand, malade, est arrivée en larmes. Maintenant, tous les Français, maîtres et serviteurs appelés par le Grand-Maréchal, sont groupés dans la même attente douloureuse. L'arrivée des quatre enfants Bertrand — les trois garçonnets et Hortense, la jolie fillette à qui l'Empereur mit ses premières boucles d'oreilles et qui deviendra la femme du directeur général des Postes Thayer sous le second Empire — exaspère encore l'émotion. Il y avait cinquante jours que ces petits n'avaient été admis auprès de Napoléon. Ils regardent avec effroi, sous les rideaux de soie, dans le lit de campagne, la forme du corps très amaigri, le visage blême et tourmenté, mais sans rides, et sans cheveux blancs encore, de l'Empe-

reur. Ils s'agenouillent pour baiser la main demeurée très belle. Il faut emporter l'un d'eux, Napoléon Bertrand, évanoui.

A six heures moins onze minutes, tandis qu'une dernière rafale arrache du sol les arbustes récemment plantés dans les jardins de Longwood, les paupières du mourant se fixent, les yeux se révulsent, les lèvres se couvrent d'une légère écume : Napoléon n'est plus.

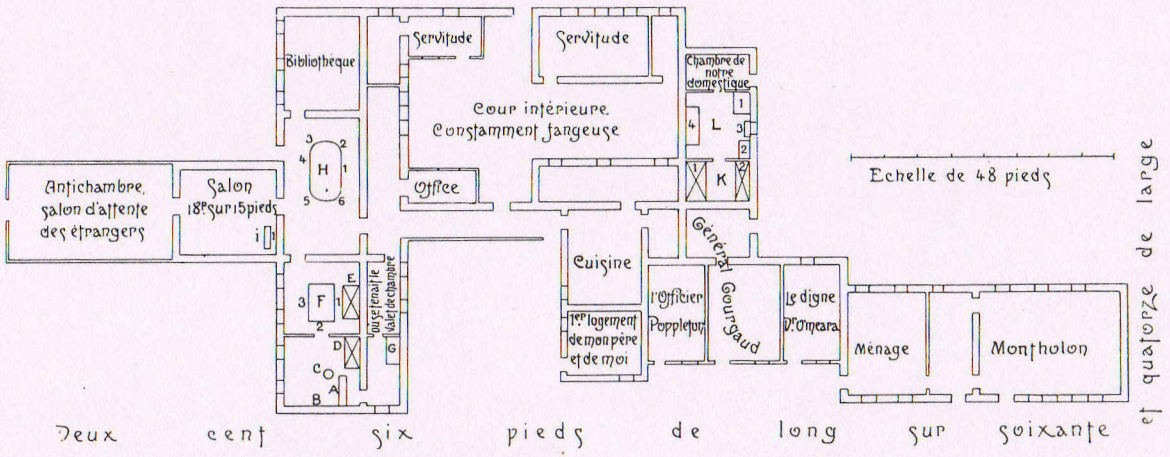
LA FIN DE L'EXIL

Ce qui suivit : l'autopsie, l'exposition du corps, les funérailles avec les honneurs dus à « un général de premier rang ». Hudson Lowe accompagnant le cercueil de Napoléon, la garnison entière de Sainte-Hélène formant la haie, présentant les armes, inclinant ses drapeaux, a été raconté et vulgarisé en annexe de tous les journaux et mémoriaux, français et anglais, de Sainte-Hélène. Un dessin du capitaine Marryatt nous restitue l'aspect et l'ordre de marche du cortège. Les comptes rendus de la cérémonie, secs comme des procès-verbaux, n'ajoutent rien à la précision pittoresque de ce document spontané où l'on trouve la couleur ingénue de nos vieilles images d'Epinal.

Le 26 mai 1821, dix-sept jours après l'inhumation de l'Empereur, près de la fontaine Torbett, dans cette vallée du Géranium qui désormais, pour l'Histoire, prendra le nom de Vallée du Tombeau, la petite colonie française de Longwood, le Grand-Maréchal Bertrand, la comtesse Bertrand et leurs quatre enfants, le général de Montholon, le médecin Antommarchi, l'abbé Vignali, le premier valet de chambre Marchand et une dizaine de serviteurs parmi lesquels deux femmes, avec une fillette, et deux Chinois qu'on emmenait, était prête au départ. Un transport léger, le storeship *Camel*, devait recevoir, le même jour, les passagers à destination de Plymouth. Sous la direction du comte de Montholon et la surveillance immédiate de Marchand, on avait, dès le lendemain des funérailles, commencé d'emballer les meubles transportables, la précieuse argenterie, une grande partie des livres, toute la garde-robe de l'exil, les uniformes fanés et les livrées à l'aigle qui ne resserviraient plus. Pieusement, avec mille soins, on avait enfermé, dans leurs reliquaires de voyage, le testament et les armes du grand mort ; les autres souvenirs qui se disperseraient dans la famille impériale ; les ornements de la petite chapelle et le masque en plâtre du visage de Napoléon, le précieux moule sur lequel Antommarchi et le docteur anglais Burton allaient l'un et l'autre prétendre des droits. La maison de Longwood, dévastée, privée de son âme, avait ces convulsions désordonnées qui précèdent le grand repos. Longwood, aussi, allait mourir. Dix-neuf ans après, on retrouverait, transformés en moulin à orge et en écurie, le salon et la chambre à coucher de la pauvre demeure où s'exhala le dernier souffle de Napoléon. Et ce sera, de par le monde, une longue stupeur indignée. Mais, à cette heure de l'abandon, nul parmi ceux qui hâtent les préparatifs du départ ne s'inquiète des destinées de cette maison de l'exil, odieuse, mortelle et d'où l'on a hâte de fuir. Cependant, chacun, au dernier moment, emplit ses yeux d'une suprême vision du logis et du site morne où les âmes se sont aigries, où les fidélités se sont exaspérées. Et peut-être parce que l'horizon s'entr'ouvre maintenant, le paysage, dans son linceul de brume, avec son sol couleur de cendre, ses pins phtisiques et ses gommiers ployés par les rafales du large, son gazon rare et ses immortelles sauvages qui

balancent au vent, comme frappées de folie, leur tête jaunâtre, paraît moins lugubre. Il y a même, sans doute, des regards attendris pour les jardins du domaine, pour le potager mis en valeur par tant d'efforts, pour la tonnelle dont le captif aimait la fraîcheur verte, pour les bassins en miniature dessinés par lui, avec le jet d'eau improvisé par l'un des serviteurs, pour le mur de gazon auquel l'année précédente il se plut à faire travailler la colonie entière. Et tous le revoyaient dans ces allées, ranimé, traînant une pioche comme une canne, allant de l'un à l'autre, en tenue de travail lui aussi, avec son costume de nankin et son chapeau de paille à larges bords. Mais, presque aussitôt, s'évoquait la vision plus récente : le captif mort reprenant son aspect de l'histoire dans l'exposition de la chapelle ardente, où il reparaissait maigre, jeune, impérial, dans l'uniforme vert des chasseurs de la garde. Une fin et une résurrection.

La petite colonie, au jour fixé pour le départ, se rendit une dernière fois dans le val gazonné et ombreux où reposait le grand homme. On emportait avec soi toutes les fleurs du jardin de Longwood. Il y eut, dans la grande paix silencieuse de ce lieu, sous les regards distants et respectueux des soldats anglais du poste, de longues méditations agenouillées, des sanglots, un adieu suprême. Autour des dalles, les tubéreuses, les géraniums plantés par M^me^ Bertrand au lendemain des funérailles avaient pris racine dans ce sol favorable et promettaient pour des années la parure de leur floraison. On ébrancha une fois encore le saule qui



Plan de Longwood, dessiné en 1816 par le jeune Emmanuel de Las Cases, pour sa mère, et légendé par lui de la façon suivante :

A Canapé sur lequel était l'Empereur une grande partie du jour tourné vers la cheminée B, sur laquelle étaient distribués trois portraits de l'Impératrice, cinq du roi de Rome, dont un avait le fond brodé en soie des mains de Marie-Louise, un petit buste en marbre aussi du roi de Rome.

C Petit guéridon sur lequel déjeunait l'Empereur, il y faisait bien souvent venir mon père, surtout lors de ses leçons d'anglais.

D Petit lit de campagne de l'Empereur où il couchait ; il est en fer.

E Autre petit lit pareil. Quand il ne pouvait dormir la nuit, il se transportait de l'un à l'autre.

F Table de l'Empereur. 1, place qu'il occupait ; 2, place de mon père ; 3, moi auquel il dictait. Chacun de nous avait ses heures et ses sujets différents.

G Baignoire dont l'Empereur faisait un fréquent usage quand l'eau ne manquait pas.

*H Table à manger. 1, place de l'Empereur ; 2, mon père ; 3, moi ; **4**, Montholon ; 5, Gourgaud ; **6**, M^me^ Montholon. Le grand-maréchal et sa femme ne venaient dîner que le dimanche. Notre dîner n'était guère que de **18** à **20** minutes. L'Empereur, alors, renvoyait les gens en exerçant son anglais,* go out, go to diner. *Il demandait ensuite si nous irions à la comédie ou à la tragédie ; il m'envoyait chercher la pièce arrêtée et nous lisait lui-même. C'était presque toujours Corneille, Racine ou Molière ; il se trouvait heureux quand il avait pu atteindre **11** heures de la sorte. Il appelait cela une conquête sur le temps.*

*I Petite table sur laquelle l'Empereur jouait très souvent aux échecs une demi-heure avant d'aller dîner. **1**. place de l'Empereur.*

*K Chambre à coucher de mon père et de moi. 1, lit de mon père ; 2, le mien. La pièce n'avait que **6** pieds sur **12**.*

*L Notre petit salon et chambre de travail. 1, table de mon père ; 2, la mienne ; 3, celle d'Ali **(Saint-Denis)**, le valet de chambre de l'Empereur qui transcrivait souvent pour mon père ; 4, canapé sur lequel mon père était étendu une grande partie du jour. S'il faisait soleil nous étouffions, s'il pleuvait nous étions inondés. La toiture, à quelques pieds de haut, n'était que de papier goudronné. Le soleil faisait fondre le goudron et la pluie passait au travers. Là, que de fois nous sommes restés à promener, mon père et moi, avant dans la nuit, parlant d'objets qui, au loin, remplissaient nos cœurs !*

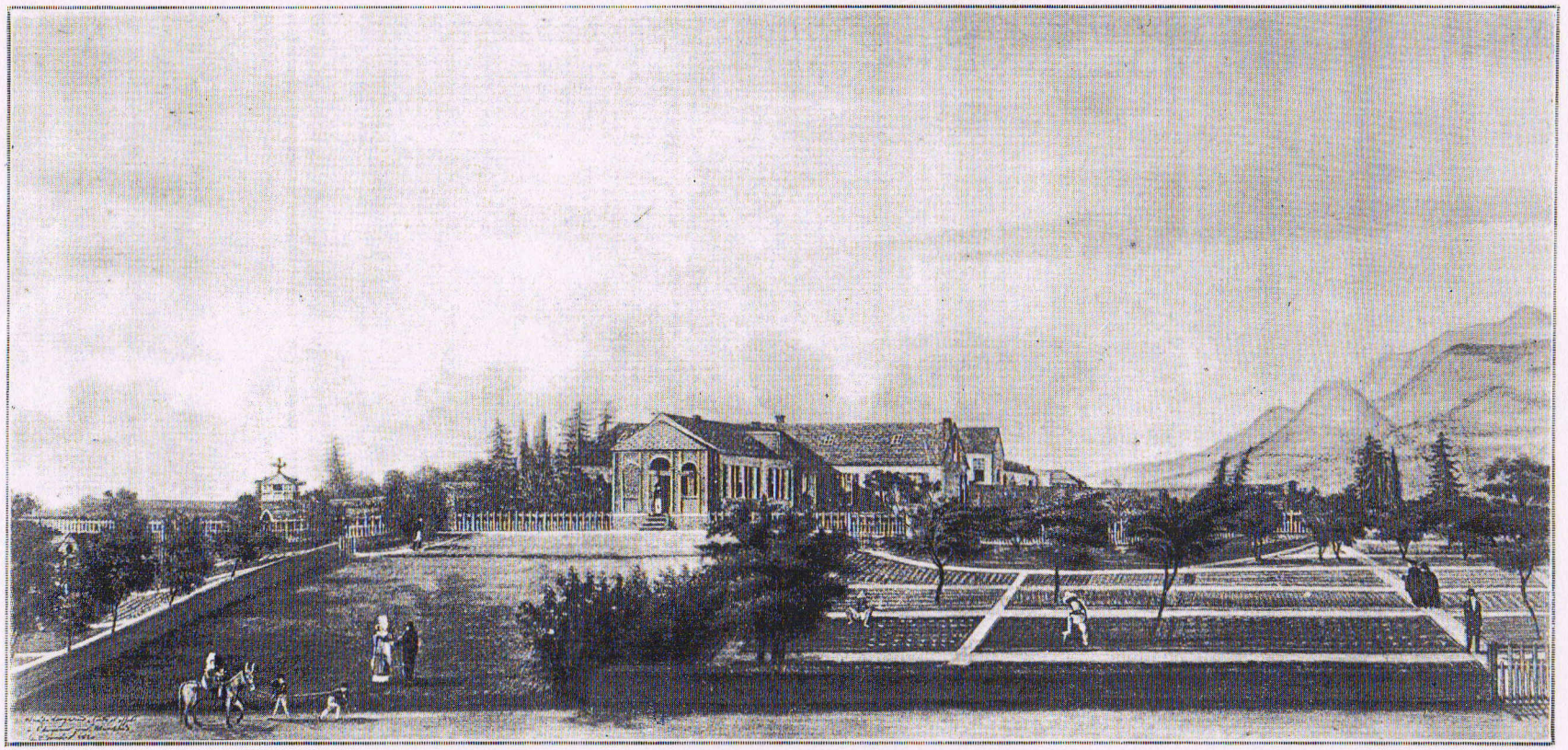
pleurait sur la sépulture et les églantiers d'alentour. On emplit quelques flacons de l'eau glacée de la fontaine et l'on s'éloigna pour toujours.

Ces Français ne pouvaient plus rien, ici, pour Napoléon. Ils prirent la route de Jamestown comme l'on s'évade d'une geôle, pressés de fuir ce sol de cimetière et ces arbres funèbres dont les flancs ouverts, mangés d'une mousse brûlée, avaient une couleur de sang, comme si — nota plus tard un visiteur impressionné — « la nature elle-même avait voulu dénoncer le lent assassinat commis dans ces lieux ».

... Dès lors, le petit groupe noir se met en marche avec ses voitures, ses chevaux, ses derniers bagages, sur la route aride et sans joie qui descend à Jamestown. Il contourne durant une demi-lieue ce vaste gouffre sans parapet que les Anglais appellent le Bol à punch du Diable. Au sémaphore d'Alarm House qui guette la mer, il trouve un peu de verdure avec de maigres troupeaux de chèvres, puis il redescend à travers les sites morts, par un sol de mâchefer et de scories volcaniques, jusque sur un plateau sans abri, presque froid, où l'on est souffleté par le vent du Sud-Est et d'où l'on entrevoit une première fois, à mille pieds, la ville de Jamestown réduite aux dimensions d'un jeu de cubes minuscules. De ce plateau trop frais une pente raide jette le convoi dans la gorge surchauffée et morne qui s'ouvre cependant sur le sourire des Briars, verts et fleuris de roses blanches et de géraniums. Les Briars (les Eglantiers), le premier asile de Napoléon prisonnier, le cottage des petites Balcombe, les espiègles aux yeux de chat qui adoucirent de leur grâce d'enfants mutines les débuts de la captivité!

Ici, la pensée s'arrête...

Le cottage apparaît au milieu d'un cirque de rochers abrupts, noirs, stériles. La maison Balcombe est aménagée en rez-de-chaussée, avec, tout auprès, le pavillon si modeste qu'occupa l'Empereur. Des figuiers banians jalonnent une avenue presque luxueuse devant la façade et, tout au long de leur alignement, des myrtes épars, des laquiers gigantesques étendent leurs branches sur une blanche floraison de rosiers sauvages pareils aux églantiers auxquels la maison doit son nom charmant. Une allée de grenadiers conduit à un jardin des Hespérides suspendu au-dessus des ravins avec ses bosquets, ses orangers d'un vert brillant, ses fleurs enivrantes et ses pommes d'or. Tous les fruits y mûrissent, mangues, goyaves, citrons, raisins et pamplemousses. L'Empereur, dans cette sérénité silencieuse et embaumée, vécut le premier mois de sa captivité à Sainte-Hélène. Il connut là les attentions d'une famille, vite conquise, et qui réussit peut-être par instants à lui faire oublier son malheur. Une enfant spontanée, extrêmement vivante et que l'on disait endiablée, mais coquette, instinctivement tendre, enthousiaste, et



Vue générale de la maison et des jardins de Longwood.

Dessinée et offerte à l'Empereur, le 1er janvier 1820, par Marchand. — Collection de Mme la Comtesse Desmazières-Marchand.

frappée, dès la première vision, par l'impressionnante pâleur du captif, par la beauté de ses traits de médaille romaine, par l'enchantement de son sourire très bon, par son indulgence immense pour tout ce qui est faible et puéril, Betsy Balcombe, une Betsy blonde, de ce blond adorablement doux et finement doré des Anglaises très jeunes, avec un visage rosé de vignette de Sèvres ou d'émail de Limoges et des yeux malicieux aux lueurs félines, Betsy Balcombe entoure, enveloppe le proscrit de ses grâces, de ses rires frais, de ses impertinences tolérées, de ses prévenances touchantes. Elle est très jolie et ne l'ignore pas. Elle n'a pas encore tout à fait quinze ans, mais déjà elle se sait femme malgré ses jupes courtes et devine bien qu'on lui pardonnera tout. Napoléon, pour la taquiner, la fiance, d'un mot, au jeune Emmanuel de Las Cases qui a quatorze ans. Il oblige le garçonnet à embrasser la fillette qu'il immobilise en lui tenant les mains. Mais Betsy se dégage, envoie un soufflet à Emmanuel et fait une scène à l'Empereur, son ami, qu'elle préfère à tout autre et avec qui elle se comporte comme une petite divinité admirée, autoritaire et fantasque. Un jour, elle attaque Napoléon avec son épée, une autre fois rafle ses papiers sur la table, se sauve en courant et commet de telles étourderies que son père la consigne à la chambre ou l'enferme dans la cave pour l'assagir un peu. Rien n'y fait. Elle se rend insupportable à tout l'entourage de l'Empereur, mais l'Empereur ne peut plus se passer d'elle et elle revient toujours à lui, interrompant les dictées à Las Cases et jetant dans les bras du proscrit des gerbes de fleurs blanches et roses qu'elle a été cueillir pour lui dans le jardin merveilleux. Elle a conquis l'affection indulgente de M^me^ Bertrand, mais elle est jalouse de M^me^ de Montholon qui le lui rend bien. Cela dure un mois, après quoi Napoléon doit quitter les Briars pour s'installer à Longwood. Et, à l'heure de cette séparation, le cœur de l'enfant se révèle. Elle ne peut pas supporter la tristesse de ces adieux. Ses yeux clairs se troublent tandis que ses mains se crispent sur la jolie bonbonnière que lui a donnée son ami : « Je fondis en larmes, écrit-elle... J'allai me poster à une fenêtre, mais je n'eus pas le courage de m'y tenir au moment du départ de l'Empereur. Mon cœur était trop gros. Je me jetai sur mon lit et longtemps, longtemps, je continuai de pleurer... »

Elle reviendra voir l'Empereur, à Longwood, pas trop souvent. On a potiné à Jamestown. Le sot marquis de Montchenu, commissaire du roi de France à Sainte-Hélène, a fait de vilains contes sur les Briars, au point que Balcombe, le père, a songé à lui envoyer un cartel. Mais Napoléon a haussé les épaules. Il a simplement encouragé Betsy à asperger « d'eau forte » la perruque du vieil émigré, lui promettant, si elle faisait cela, de lui donner un bel éventail. La perruque de Montchenu ne devait subir aucun outrage, mais la fillette, un jour, porta à son doigt une précieuse bague ornée d'un N en diamant.

Des fragments du journal de Gourgaud donnent à croire que la tendresse de Napoléon pour Betsy fut réellement très vive. Le récit des flirts de la jeune fille avec des officiers de la garnison agace visiblement le captif. Et, à la date du 18 octobre 1817, Gourgaud écrit dans son journal : « Il envie mon bonheur d'avoir vu Betsy. » Il n'y eut, d'ailleurs, et il ne pouvait y avoir rien autre, et sur cette bluette on ne saurait inventer des indiscrétions ni affecter des réserves qui seraient pires. Ce fut un sourire de la vie, le dernier pour l'Empereur, une lumière blonde, un parfum tout neuf, l'unique fleurette de la captivité et qui continue de s'épanouir exquisement dans les frais souvenirs de la petite Anglaise devenue Mrs Abell, prématurément veuve et retirée, vers 1839, à Londres, dans une petite maison de Portman square, où le prince Louis-Napoléon lui fit de fréquentes visites.

Mais déjà, en 1821, au moment où les exilés de Longwood descendent lentement vers la petite rade où se trouve le bateau qui les ramènera en France, les Balcombe ont quitté Sainte-Hélène. Les Briars sont abandonnés. Betsy est maintenant avec sa famille dans la Nouvelle-Galles du Sud, en Australie, très loin...

En ce lieu même où chante une cascade, c'est encore de la mélancolie qui étreint. Il vaut mieux ne point s'arrêter et continuer la route au long du parapet de grès brut qui borde le vide, les gouffres, où, de nouveau, des coulées énormes de cailloux remplacent toute végétation. Par-dessus la rampe basse, on voit peu à peu maintenant se rapprocher les maisons et les arbres de Jamestown, le clocher de la petite église, le port. Parmi des barques, est ancré le *Camel,* le bâtiment de la délivrance... On aspire, à nouveau, la vie. Les paysages d'enfer se fondent dans le lointain d'un affreux rêve. On presse les chevaux. On a, maintenant, une hâte fiévreuse d'en finir.

Et, cependant, on ne pourra encore, ce soir-là, quitter l'île maudite.

Une partie des bagages avait précédé sur le port la petite caravane, mais les caisses étaient tellement nombreuses, et certaines arrivèrent si tardivement, que l'on ne put songer à embarquer le jour même. Le départ, en conséquence, fut remis au lendemain. Hudson Lowe, qui avait enfin recouvré le repos de l'esprit, et lady Lowe retinrent les Français à dîner à Plantation House : « Le banquet fut magnifique », a dit Antommarchi. Lowe multiplia les prévenances et les amabilités. On sentait qu'il n'avait plus ses clefs. Peut-être aussi avait-il comme un pressentiment de l'accueil que lui réserverait l'opinion à son retour en Europe et tenait-il en ces derniers instants à se concilier ceux qui auraient tant à dire sur Sainte-Hélène.

La petite colonie, le lendemain, éprouva quelque déception en s'installant sur le *Camel.* C'était un vivrier sale, étroit, utilisé d'ordinaire pour le transport des bœufs, des porcs et des moutons que consommait l'île. Les caisses couvraient le pont. Ce n'était, de la poupe à la proue, que meubles et ballots, et les autorités avaient encore embarqué sur ce faible bâtiment quelque deux cents soldats qu'on renvoyait en Europe. On s'entassa comme l'on put. Nul n'aurait consenti à séjourner une semaine encore sur cette terre pour attendre un plus agréable convoi. Le temps était beau, d'ailleurs, sans nuage, avec un vent favorable. Un peu avant le crépuscule on leva l'ancre.

Les Français, demeurés sur le pont, regardaient s'éloigner la gorge de Jamestown, avec ses pentes ardues, ses sentiers de chèvres, les énormes quartiers de roc pendus sur les toits des maisons blanches, le clocher carré et les quelques arbres de la petite ville, presque aimable, la seule blancheur de ce décor infernal Les casernes parurent, les dernières, au faite des deux versants arides ; puis ce fut le sombre rempart de la côte vertigineuse, dressant à pic ses assises de basalte.

Tandis que le vent du Sud-Est qui règne en maître dans les parages de Sainte-Hélène obligeait les voiles venant d'Europe à faire un circuit par l'Ouest et à s'avancer considérablement dans le Sud pour appuyer davantage ensuite vers l'Est jusque sous le vent de l'île qui devait les rabattre au mouillage, les navires, au départ, se dirigeaient pour conserver le vent arrière sur le point opposé de l'horizon. Les aspects qui s'offraient aux passagers du retour en Europe étaient un peu moins désolants que la vision, à l'arrivée, de l'immense brise-lames des basaltes perpendiculaires et inabordables. Du côté abrité contre le vent, la côte s'adoucissait en plusieurs ravins aux pentes accessibles. Mais, dans les brèches de ces masses rocheuses, les Français cherchaient moins une illusoire oasis de verdure que les aspects voisins des lieux abandonnés. De temps à autre, quelques fortifications, les canons d'une batterie se profilaient dans les crêtes aiguës. Enfin, on crut apercevoir, parmi les sommets, sous la course grise des nuages, dans une baie du roc, le plateau de Deadwood où, quelques semaines avant, à pareille heure, se profilaient les tentes et s'allumaient encore les feux du 66e. Longwood qu'on ne pouvait entrevoir était là, tout auprès, avec la maison vide, les jardins dévastés et l'enclos d'où s'étaient évadées même les sentinelles. Et voici, maintenant, que s'élançait dans le ciel le piton de Flagstaff, auquel semblaient accrochés les escarpements anguleux de la longue masse noire de Barn Hill, Après quoi, la nuit tomba, le navire prit du large, le géant de l'île, le pic de Diane, disparut dans les nuées et les brumes épaissies enveloppèrent, comme les draperies lourdes d'un appareil de mort, ce sépulcre : Sainte-Hélène.

LA NOUVELLE DE LA MORT EN EUROPE

Lorsque la petite colonie de Longwood arriva, le 2 août, en rade de Spithead, la nouvelle de la mort de Napoléon était déjà connue depuis un mois en Europe. Elle n'y avait produit que peu d'effet et moins encore en France qu'en Angleterre.

Six ans s'étaient écoulés depuis Waterloo. Le captif de Sainte-Hélène venait de s'éteindre au loin, obscurément. Les dévots de son souvenir, ceux qui l'avaient connu, approché, servi, aimé, ceux qui conservaient encore un espoir, une foi dans le retour miraculeux ne demeuraient qu'en petit nombre, perdus dans la multitude des sujets fidèles, soumis ou ralliés, de la monarchie restaurée, ou même des mécontents, frondeurs professionnels du pouvoir, qui n'associaient plus leurs intérêts à l'éventualité d'une restauration impériale, Napoléon, il faut le constater, était très oublié en France lorsqu'il disparut définitivement de la scène du monde, et la nouvelle de sa mort, qui, le vendredi 6 juillet 1821, était parvenue vers le soir à Paris et s'y répandit dans la matinée du 7, fut accueillie avec une indifférence à peu près générale. Les témoignages ne manquent pas à ce sujet. « Sa mort naturelle, lit-on dans le journal *la Foudre,* organe de la littérature, des spectacles et des arts (n° du 20 juillet 1821), n'a plus été qu'une nouvelle comme les autres. On en a parlé pendant deux ou trois jours comme de la pluie et du beau temps. Aujourd'hui on n'y pense plus. » Et la comtesse de Boigne écrit : « J'ai entendu crier par les colporteurs des rues : La mort de Napoléon Bonaparte, pour deux sols ; son discours au général Bertrand, pour deux sols ; les désespoirs de M^me^ Bertrand, pour deux sols, sans que cela fît plus d'effet que l'annonce d'un chien perdu. » La comtesse ajoute : « Je me rappelle combien nous fûmes frappées, quelques personnes un peu réfléchissantes, de cette singulière indifférence. » Pozzo di Borgo, qui fut si âprement l'un des plus grands ennemis personnels de Napoléon, vint assaillir Talleyrand pour voir l'effet produit sur lui. Talleyrand parut très surpris ; puis il affecta de parler de « Buonaparte » comme s'il eût discouru de toute autre chose. « N'est-il pas extraordinaire, écrivait, à Londres, un Anglais séjournant à Paris, que cette nouvelle ait été publiée dans les rues sans qu'on ait vu à peine mettre le nez à la fenêtre pour écouter ce qu'on criait ? La nouvelle de la mort de l'empereur de Madagascar n'aurait pas été reçue avec plus d'indifférence. » Et, de fait, il est assez troublant de constater que, ces jours-là, à Paris, on s'occupa bien davantage de la naissance, à la Maternité, d'un petit monstre, un enfant vivant qui apparut avec un visage ridé, des cheveux blancs, une barbe grise et dont les pieds et les mains avaient une longueur double de ceux des enfants de son âge.

Le masque de Napoléon.
Gravure de Calamatta.

Du moins, le *Journal du Commerce,* bonapartiste, après avoir, avec la plus grande réserve, commenté la nouvelle, donna-t-il, le 14 juillet, cette note juste : « Ce n'est pas toujours la mort qui finit la vie des grands hommes, et, longtemps avant le 5 mai 1821, les destins de Napoléon s'étaient terminés dans les plaines de Waterloo. Toutefois, la postérité n'était pas encore venue pour lui, et nous doutons même qu'en ce moment l'heure de la justice ait sonné. »

Autour de Louis XVIII, à Saint-Cloud, l'événement, annoncé par le duc de Richelieu, ne semble pas non plus avoir produit une bien grande sensation. M^me^ de Coigny, l'ancienne « Jeune Captive » d'André Chénier, s'écria que ceux à qui cette disparition ferait le plus de plaisir étaient les vieux amis de Bonaparte, qui n'auraient plus à redouter un autre règne des Cent-Jours. Cependant, dit-on, le général Rapp, qui avait été l'un des aides de camp de l'Empereur et qui occupait les mêmes fonctions auprès du souverain régnant, ne put, sur le coup, dissimuler un peu de saisissement. Louis XVIII ne lui en conserva point rancune. Denon, de même, parut très affecté et on le remarqua.

En Angleterre, la mort du prisonnier d'Hudson Lowe produisit une impression plus générale et plus profonde. Dès le 7 juillet, à Londres, des placards affichés dans les rues invitaient « tous ceux qui admirent le talent et le courage de l'adversité » à prendre le deuil à l'occasion de la mort prématurée de Napoléon Bonaparte. Plusieurs Anglais de marque, et, notamment, Sir Robert Wilson, ainsi que quelques Français résidant à Londres, avaient été les premiers à se conformer à cette invitation. Et le comte de Caraman, dans une longue missive au baron Pasquier, observait que « l'espèce d'intérêt qui s'attache aux destinées extraordinaires avait paru se réveiller à la nouvelle certaine de la mort de Napoléon. Ses ennemis les plus constants et les plus déclarés s'en étaient montrés frappés comme d'un événement remarquable ». Le *Morning Chronicle* avait consacré à Napoléon un long article. Partout, pendant quelques jours, il avait été question de cette agonie et de cette fin. Des détails sur la mort et sur l'inhumation rapportés de Sainte-Hélène par un voyageur avaient longuement fait les frais des conversations au Royal Society Club. A l'India House, lorsque le président annonça le décès à l'assemblée, un M. Lowndes se permit de dire : « Alors, monsieur le président, félicitons-nous. » Mais les murmures désapprobateurs de ses collègues montrèrent vite à l'interrupteur qu'il eût agi plus sagement en gardant le silence, et même, dans un généreux mouvement de révolte, un membre de la compagnie se dressa pour faire cette déclaration : « Il est peu humain et peu généreux de se réjouir de la mort d'un homme qui ne joue plus depuis longtemps un rôle politique. » Il est donc vrai de dire que la nouvelle sèche et officielle de cet événement, pourtant considérable, fit peu de bruit en France, tandis qu'elle provoquait en Angleterre une certaine émotion dans différents milieux. Cependant, nulle part, l'annonce de cette disparition n'eut alors le retentissement que nous imaginerions volontiers aujourd'hui où nous commémorons son centenaire. La légende impériale n'était pas encore née. Il lui manquait le recul de l'histoire, et, dès le mois de juillet 1821, un notable anglais, Sir James Mackintosh, cité par Lord Broughton, pouvait justement dire : « Quelle émotion cet événement aurait soulevée il y a neuf ans, et quelle émotion il soulèvera encore dans neuf cents ans d'ici ! »

La veuve de Napoléon, Marie-Louise, souveraine de Parme, apprit par la *Gazette de Piémont* la mort de l'Empereur, que lui confirma, le 20 juillet seulement, une lettre officielle du baron de Vincent, ambassadeur d'Autriche à Paris : « J'avoue, écrit-elle à M^me^ de Crenneville, que j'en ai été extrêmement frappée. Quoique je n'aie jamais eu de sentiment vif d'aucun genre pour lui, je ne puis oublier qu'il est le père de mon fils, et que loin de me maltraiter, comme le monde le croit, il m'a toujours témoigné tous les égards, seule chose que l'on puisse désirer dans un mariage politique. J'en ai donc été très affligée, et quoiqu'on doive être heureux qu'il ait fini son existence malheureuse d'une façon chrétienne, je lui aurais désiré bien des années de bonheur et de vie, pourvu que ce fût loin de moi. »

La cour de Parme prit le deuil pour trois mois, du 25 juillet au 24 octobre. « Par suite — dit la note nécrologique rédigée par Neipperg, et qui parut non bordée de noir, le 24 juillet, dans la *Gazette de Parme* — de la mort du sérénissime époux de notre auguste souveraine — arrivée à l'île de Sainte-Hélène le 5 mai dernier — Sa Majesté, les chevaliers et les dames qui composent le service intérieur de la cour, le personnel de la maison ducale et la livrée, prendront le deuil pour trois mois, à commencer de demain 25 du courant, jusqu'au 24 octobre inclus. » Marie-Louise commanda mille messes à Parme, autant à Vienne. Dans la chapelle de sa villa de la Sala elle assista, avec toute sa cour, à un service à la mémoire de Napoléon. Sur le sarcophage, aucun signe de dignités impériales, aucun chiffre ne permettaient d'identifier le défunt. Dans la tribune souveraine, Marie-Louise suivit distraitement la cérémonie, tandis que ses voiles de veuve dissimulaient opportunément son état de grossesse. Neuf jours après, elle devenait mère d'un fils du comte de Neipperg, le futur prince de Montenuovo, le second des trois enfants qui naquirent de cette union secrète et jusqu'alors adultère.

On apprit aussi — il le fallait bien — la mort de Napoléon à son fils, l'ancien roi de Rome, le petit duc de Reichstadt. Oh ! ce fut très simple. La nouvelle, apportée à Vienne par un courrier de M. de Rothschild, fut communiquée à l'enfant par un de ses sous-gouverneurs autrichiens, le capitaine Foresti. Aucune tendresse de la famille viennoise ne s'ingénia à adoucir sur l'instant la cruauté de l'impression. Le duc de Reichstadt — il avait dix ans — pleura longuement et Foresti, qui avait du cœur et du tact, fut le seul témoin attendri de cette douleur enfantine.

VINGT ANS APRÈS

Un écrivain qui n'était pas un Français, mais qui savait admirablement l'âme française, lord Byron, s'écriait au lendemain de la mort du prisonnier de Sainte-Hélène : « La France voudra cette dernière consolation. Son honneur, sa fidélité, son renom réclament ces ossements pour les élever au-dessus d'une pyramide de trônes! »

En 1840, les paroles du poète deviennent une réalité d'histoire. La France, au milieu d'un grand trouble, fait revenir les cendres de l'Empereur. Ce fut plus qu'un événement national. Il y eut, semble-t-il, comme un frémissement universel : « De loin, écrivait Henri Heine, s'avance vers nous à pas mesurés et de plus en plus menaçants le corps du géant de Sainte-Hélène. » Dix-neuf ans e tdemi, après le drame de Longwood, une frégate française, la *Belle-Poule*, accompagnée par la corvette la *Favorite* et commandée par le prince de Joinville qui avait à son bord, sauf Montholon et le vieux comte de Las Cases, les survivants de la captivité, les généraux Bertrand et Gourgaud, Arthur Bertrand, Marchand, les anciens serviteurs : Saint-Denis, Noverraz, Pierron, Archambault et Coursot, arrivait, en effet, dans les eaux de l'île pour recevoir et ramener en France les cendres de l'Empereur Napoléon.

Dès que le navire a jeté l'ancre, le matin du 9 octobre, une vive animation transforme la calme petite ville de Jamestown. Toute la population est sur les quais. Des soldats rouges du 91e d'infanterie et les gardes de la milice en uniformes sombres, prennent position devant le débarcadère. Les officiers, en grande tenue, circulent par groupes. La minuscule cité, claire et presque gaie entre les deux murailles noires qui la protègent et l'écrasent, a pris son sourire bariolé des jours de liesse. Ce n'est point cependant la fête de la Reine que l'on va célébrer en cette île perdue. C'est la fête de la délivrance de l'Empereur qui commence. La garnison sous les armes, les officiers et les fonctionnaires avec leurs uniformes de parade, les habitants avec leurs habits de cérémonie, les jeunes filles dans leurs plus fraîches toilettes, attendent, ou pour leur rendre les honneurs ou pour leur manifester respect et sympathie, les anciens compagnons de Napoléon ramenés en ce lieu par un prince royal, jeune, chevaleresque, charmant. Dans son amphithéâtre de montagnes mortes, Jamestown vit et rit. Jamestown semble une perle claire enchâssée dans une coquille noire. Elle a une rue de maisons blanches que des terrasses rendent pimpantes et légères. Elle a une petite église qui ajoute à son visage un trait et une douceur. Voyez les dessins de jadis, celui, surtout, que nous devons à l'excellent peintre de marine Henri Durand Brager, attaché en 1840 à l'état-major du brick l'*Oreste* (arrivé à Jamestown avant la division Joinville) et qui, dans un de ses crayons pris de quelque hauteur, nous montre la grande rue de la petite ville, animée par un passage de soldats pygmées en habit, pantalon blanc et shako : un charmant Devambez.

Vers les onze heures, le prince de Joinville, le commissaire du Roi comte de Rohan-Chabot et la mission furent conduits à terre. Ils passèrent devant les soldats rangés qui leur présentèrent les armes et, parmi les curiosités déférentes qui se partageaient surtout entre le jeune prince et le vénérable Bertrand, le groupe, après avoir pris contact avec les autorités, monta à cheval et gravit la pente raide et cahoteuse qui conduit au fort de Ladder-Hill. Là s'embranche la route de Plantation House, l'ex-résidence de Hudson Lowe alors occupée par le gouverneur de 1840, le major général Middlemore. Ce haut fonctionnaire, un doux vieillard, avait reçu de si multiples recommandations du ministère britannique, il sentait peser si lourdement sur ses épaules le poids d'on ne sait quelles responsabilités qu'il en était tombé malade et n'avait pu se rendre au-devant de Joinville. Il fit cependant effort pour accueillir ses visiteurs et arrêta avec eux les dispositions les plus importantes et qui pouvaient prêter à discussion. Notamment, et bien que le

gouverneur n'eût point reçu d'ordres sur ce point, Joinville obtint que le cercueil exhumé serait ouvert sous les yeux de la mission. Il invoquait la nécessité de prendre des mesures d'hygiène pour le transport. Mais surtout, il voulait être assuré que, après ces vingt ans, la sépulture avait bien conservé son précieux dépôt et que la *Belle-Poule* ramènerait effectivement en France les restes de l'Empereur. Ces détails macabres peuvent faire croire à des précautions excessives. Il faut plutôt reconnaître que Joinville fut parfaitement avisé en décidant ainsi. Une singulière légende, en effet, s'était accréditée dans quelques esprits : on avait prétendu que le cercueil de Napoléon avait été forcé et que le corps en avait été retiré par des Anglais sacrilèges depuis déjà longtemps. Ce n'était qu'une fantaisie romanesque, mais il n'en importait pas moins de faire constater l'existence du corps par des témoins peu disposés à tenir, en ce drame si émouvant pour eux, un rôle de comédie.

La visite à Plantation House se termina par une invitation à dîner pour le lendemain. Puis, la petite cavalcade prit le chemin des grands souvenirs. Joinville, le premier, voulut s'incliner devant le tombeau.

Depuis 1821, des cyprès avaient été plantés dans la vallée funèbre par les gouverneurs successifs de l'île. Un saule pleureur ombrageait la pierre anonyme. Un peu plus loin, gisait le tronc abattu d'un autre saule, celui qui, vingt ans auparavant, s'élevait seul à cette même place et qui, dépouillé par tant de pèlerins, avait en quelque sorte semé ses feuilles sur toute la terre. Les Français commençaient, eux aussi, la cueillette des souvenirs, branchettes de saule, violettes pâles sans parfum, immortelles sauvages, lorsque d'extraordinaires quémandeurs vinrent troubler la piété de ce premier contact avec le mort. Ces gens étaient, avec le vieux sergent, gardien du tombeau, la dame Torbett, propriétaire du terrain de la sépulture sur lequel elle avait installé un débit de boisson, et la famille Dickson qui, un peu plus haut, à Hutsgate, dans l'ancienne maison des Bertrand, tenait auberge. Les uns et les autres vivaient du passage des pèlerins. Aussi gémissaient-ils sur un événement qui allait prochainement tarir la source de leurs bénéfices. L'invalide sollicitait un secours. On lui promit une pension. Mrs Torbett et les Dickson ne réclamaient rien moins qu'une indemnité du gouvernement français pour le tort que l'exhumation prochaine devait porter à leur commerce. Ainsi deux aubergistes nous disputaient le corps de l'Empereur et prétendaient à une compensation si on déplaçait l' « attraction » qui faisait marcher leurs affaires ! On fut outré. Joinville, cependant, pour avoir la paix, accepta d'empocher les pétitions.

Une demi-heure après, on était à Longwood. Déjà la brume du plateau enveloppait la triste maison en forme symbolique de croix. Une chapelle dans un désert. Les bâtiments, auprès desquels s'élevait un petit observatoire tout neuf, avaient un aspect de ruines. On gravit les quatre marches tremblantes du perron et par la marquise en treillage on pénétra dans la construction supplémentaire de bois peinte en vert qui servait jadis de salon d'attente. Pour tout ameublement il y avait là — comme encore aujourd'hui d'ailleurs — une table chargée d'un vieux registre. On buttait contre des voiles roulées et jetées dans un coin. Les murs étaient couverts de milliers de noms et d'inscriptions. D'anciens grognards de l'Empire, officiers ou soldats, dispersés par le destin dans le monde, étaient passés en ces lieux. Ils avaient signé leurs noms sur les pierres et ils y avaient joint une pensée pour le captif ou une malédiction pour le geôlier. L'un de ces pèlerins avait écrit :

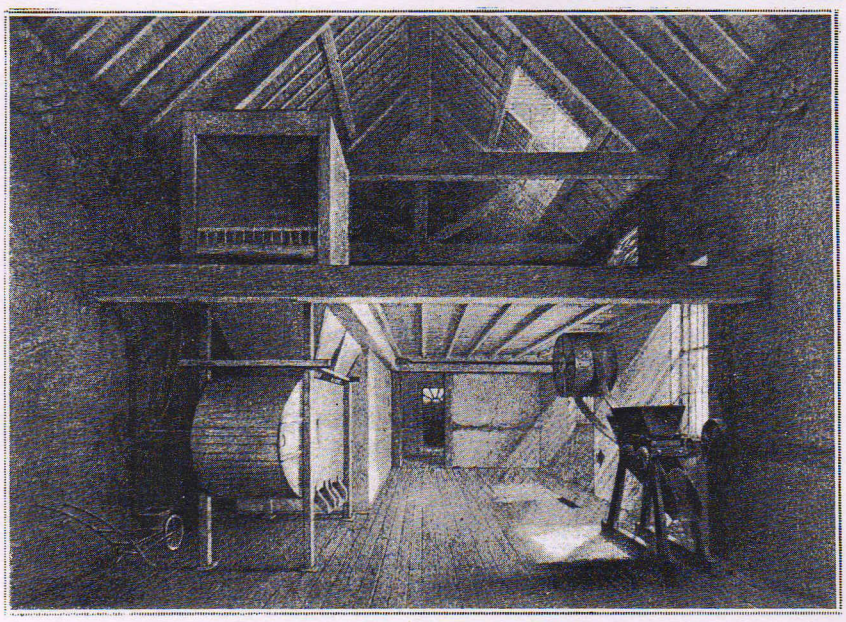
« *Après avoir été grenadier de la Garde, Michel Robert s'est fait marin sur l'*Amélie, *afin de pouvoir saluer la demeure de son petit caporal. Adieu !* »

Ailleurs, on pouvait lire :

Vivant, le monde !
Mort, six pieds de terre.

Et au-dessous :

« *Une telle mort manquait à une telle vie. L'œuvre de la Providence est complète.* »



Etat, en 1840, de l'ancien salon de Longwood où mourut l'Empereur.
D'après une gravure de l'époque.

L'une des issues de cette pièce donnait sur le salon où Napoléon exhala son dernier souffle. Un respect religieux arrêtait les Français sur ce seuil ; et, lorsqu'ils osèrent enfin le franchir, ils virent, entre les deux fenêtres, à l'endroit même de l'agonie impériale, un blutoir et un moulin à orge. Devant les papiers en loques, les vitres brisées, les murs à nu montrant leur carcasse de cailloux et de sable, les anciens compagnons de l'Empereur, et Joinville lui-même, étaient atterrés. Le général Bertrand, Marchand, disaient :

— Il était couché là... la tête tournée de ce côté.

Emmanuel de Las Cases ne voulut en entendre ni en voir davantage. Il sortit brusquement, le visage en larmes.

Pour pénétrer dans la chambre à coucher, dont la porte était condamnée, il fallait passer par la cour. La chambre, où l'Empereur avait, pendant cinq ans, vécu tant de nuits sans sommeil, était devenue une écurie. Un vieux cheval, malade, gisait sur de la paille. Au dehors, on ne trouvait plus trace de jardin. Seul, le triste bois de gommiers où le captif se plaisait à faire de courtes promenades conservait son aspect de jadis...

Du 10 au 14 octobre, les Français furent l'objet des plus courtoises attentions de la part des autorités britanniques. Après le dîner à Plantation, chez le gouverneur, il y eut un banquet offert par les officiers de la garnison, et l'on y échangea des toasts où s'affirma l'oubli des anciennes injures. L'excellente population faisait le meilleur accueil aux Français revenus. Et cependant ce n'était pas sans regrets qu'elle leur abandonnait les cendres de l'illustre captif. Comme les deux aubergistes de la vallée du Géranium, elle prévoyait bien que la vie de l'île, déjà fort anémiée par le départ de la garnison de 1821, aurait encore à souffrir de cet enlèvement de son précieux dépôt. Les voyageurs n'exigeraient plus des capitaines la relâche à Sainte-Hélène. Près de huit cents bâtiments de toutes nations, soit cinq tous les deux jours, avaient encore, en 1839, jeté l'ancre devant Jamestown.

De vieux matelots attribuaient aux feuilles du saule de la vallée du Tombeau le pouvoir de préserver leur navire des tempêtes, ce qui fut mis en vers par Barthélemy :

Visitant sa triste demeure,
Nos marins, le front découvert,
Du saule échevelé qui pleure
Se partagent un rameau vert ;

Et, plus confiants aux étoiles,
A la brise ils ouvrent les voiles,
Sûrs de revoir leurs beaux climats,
Car on dit que le saint feuillage
Donne aux vaisseaux un doux mouillage
Et porte bonheur à leurs mâts.

L'unique rue commerçante de Jamestown vivait du passage des voyageurs, et l'on pouvait se demander si, pour visiter un sépulcre vide, les pèlerins continueraient désormais, en ce lieu, leurs si fréquents pèlerinages. Mais, évidemment, on ne pouvait garder rancune à ces Français d'accomplir un devoir de piété nationale. Les jeunes états-majors des navires furent très bien reçus dans les familles anglaises de Jamestown. L'une des jeunes filles de la société locale, miss Mary Gédéon, qui ressemblait à Betsy Balcombe, avait entrepris, avec l'aide de ses jeunes amies, de confectionner un magnifique pavillon impérial dont le blanc et le bleu seraient en satin, le rouge en crêpe de Chine et le chiffre en galons d'uniformes anglais.

Ainsi s'écoulèrent ces journées d'attente. Mais lorsqu'on arrive au 14 octobre, veille du jour fixé pour l'exhumation, les visites et les promenades cessent. Le matin, l'ordre de la frégate fait connaître que, seuls, descendront à terre les membres de la mission française et les commandants des navires français. Une consigne impitoyable retenait à bord les équipages et leurs officiers. Les matelots étaient à surveiller. On les avait conduits, les jours précédents, au tombeau et à la maison du captif. Ils avaient empli d'innombrables bouteilles à la source, dépouillé les saules, saccagé les verdures. A Longwood, ils avaient poussé l'enthousiasme jusqu'à vouloir enlever les planches de l'une des chambres, malgré les cris du colon propriétaire. Un officier de service était arrivé assez tôt pour arrêter les fanatiques qui, dans leur désir d'emporter un souvenir, avaient commencé à démolir les boiseries des fenêtres, sous ce prétexte que « Napoléon avait dû s'appuyer dessus ».

Mais, si les matelots de la division Joinville ne sont point autorisés à veiller, durant l'inoubliable nuit, dans la vallée du Tombeau, ils seront tous sur les vergues de leurs navires pour saluer le retour du mort fabuleux. Ce moment national approche. Dans la nuit du 14 au 15 octobre, les deux navires français qui mouillent en rade, auprès de la frégate funéraire, sont, à leur tour, peints en noir.

LA DERNIÈRE VISION

JAMAIS, sans doute, autour d'une tombe, il n'y eut pareille tension d'âmes. Les récits ou les rapports concordants des témoins essentiels des scènes de l'exhumation, Emmanuel de Las Cases, — qui cravacha, à Londres, Hudson Lowe, — Arthur Bertrand, Gourgaud, l'abbé Coquereau, Philippe de Rohan-Chabot, le docteur Guillard, nous permettent de retrouver le frisson de ces heures d'histoire. Las Cases sait même un moment nous émouvoir de sa propre émotion. La précision concise d'Arthur Bertrand emprunte son expression aux seuls détails, énumérés, du travail funèbre. L'aumônier de la *Belle-Poule*, l'abbé Coquereau, en son journal, y ajoute de la littérature. Il y prodigue toute la sensibilité romantique. On ne saurait l'en blâmer ni s'en plaindre. En ce lieu, dans cette nuit, auprès de cette tombe, il est bon qu'il se soit trouvé au moins un romantique capable de sentir, d'imaginer et de traduire selon la manière de son école et de son époque. Au reste, le naturel tout vert, la simplicité ingénue et brutale, nous sont fournis, comme toujours, par le général Gourgaud, la grande source de la vérité de Sainte-Hélène. Et il y a encore deux autres récits au moins dont il faut tenir compte, car ils peuvent nous aider à compléter utilement sur certains points les dires précédents. Les auteurs de ces pages rapportées aussi de Sainte-Hélène, l'enseigne de vaisseau Pujol et le dessinateur de marine Henri Durand Brager, l'un et l'autre attachés à l'état-major du brick l'*Oreste*, n'assistèrent point aux scènes de l'exhumation. Mais, dès l'arrivée au débarcadère du corps impérial et de son cortège, ils questionnèrent avec avidité ceux « qui avaient vu » et ils obtinrent et consignèrent des réponses auxquelles la sincérité des premières impressions donne une valeur de document. Ajoutons que le dessinateur Durand Brager, au prix de mille difficultés, en évitant les sentinelles qui défendaient tous les accès du sépulcre, put, aux premières lueurs d'une aube froide et mouillée, entrevoir les scènes qui se déroulaient à quelque cinquante mètres au-dessous de lui. Il a crayonné le site en ce petit matin blafard. Et c'est à ses croquis d'album que nous devons son beau dessin de la vallée du Tombeau, ouatée de brume et traversée de

vapeurs tristes et blanches qui flottent comme des écharpes de fantômes ou des linceuls abandonnés...

Et ceci, et cela, nous permet à quatre-vingts ans de distance de reconstituer pour nos imaginations, avec l'exactitude des choses et l'affolement des êtres, la nuit et l'aube de l'exhumation, on serait presque tenté de dire : de la Résurrection.

Le soir du 14 octobre, comme le travail funèbre ne devait commencer qu'après minuit, l'ancien grand-maréchal Bertrand et le général Gourgaud, accompagnés de leurs domestiques, Forfert et Coursot, allèrent demander asile à la famille Dickson, à Hutsgate, où avait, aux premiers temps de la captivité, résidé la famille Bertrand. Un peu avant minuit, Gourgaud, le premier, prit congé de ses hôtes. Le petit Dickson alluma une lanterne et tous deux, l'homme et l'enfant, gagnèrent la route.

La nuit du 14 au 15 octobre, quoique humide et voilée, était éclairée par un peu de lune : une lueur de cierge. Gourgaud, en manteau et en bottes, précédé de son guide et du falot, suivit la route, pendant quelque cent mètres, jusqu'à l'embranchement du tombeau. Puis il prit le chemin raide et rocailleux qui conduit à la vallée et où il lui fallut tâtonner parmi les ornières et les flaques. Mais bientôt retentissait le cri d'arrêt d'une sentinelle. Un officier s'avança. Le général se fit reconnaître et put pénétrer, seul, dans l'enceinte du domaine réservé au mort. « Le plus profond silence y régnait, a noté Gourgaud, il n'y avait d'être vivant que moi. » On s'imagine l'homme, soldat rude avec des sensibilités d'enfant, errant sous les cyprès et les sapins dans l'obscurité et la pluie, étreint à la gorge par l'odeur de térébenthine des branches mouillées. Ce n'est pas en vain que l'on approche Napoléon dans la solitude et le silence. L'imagination s'émeut dès que l'on prolonge une méditation devant le sarcophage des Invalides. Mais là-bas, loin de la vie, dans l'horreur nocturne de l'abandon, en cette vallée gémissante, berceau tourmenté d'une âme surhumaine, l'instant est aux hallucinations, et Gourgaud, dans son journal de 1840, avoue un saisissement soudain de tout son être... L'isolement, d'ailleurs, ne dure pas. Après quelques minutes, le général perçoit un bruit de voix qui le dirige du côté de la guérite du vieux soldat, à l'entrée de l'enceinte du tombeau. Il distingue des silhouettes, les Français de la mission venus ensemble en voiture de Jamestown. Le commissaire du Roi, M. de Rohan-Chabot, les a précédés. Il se trouve déjà sur le terrain réservé avec le commissaire anglais, le capitaine Alexander, des ingénieurs de la Reine, les soldats et les ouvriers qui prennent les dernières dispositions pour leur travail.

A minuit précis, tous ceux qui doivent être témoins de l'exhumation sont introduits à l'intérieur de la clôture de bois où deux tentes-abris ont été dressées. Il y a là, outre le commissaire français et le général Gourgaud, le baron Emmanuel de Las Cases, Marchand, en uniforme d'officier de la garde nationale, l'abbé Coquereau et ses deux enfants de chœur, le commandant Charner, de la *Belle-Poule,* le commandant Guillet, de la *Favorite,* le commandant Doret, de l'*Oreste,* le docteur Guillard, chargé du rapport médical, les anciens serviteurs de Longwood rentés par le testament impérial : le piqueur Archambault, devenu l'un des huissiers du cabinet du roi Louis-Philippe ; Saint-Denis, le mameluck-bibliothécaire, maintenant bourgeois confortable de Sens ; le géant suisse Noverraz, le fidèle « ours d'Helvétie », petit propriétaire près de Lausanne, au *Clos Violette,* et le maître d'hôtel Pierron, établi dans la banlieue parisienne. Avec eux pénètrent dans l'enceinte le chef de la justice Wales et deux Yamstocks, M. Darling, le magasinier qui procura jadis les fournitures funèbres, et un serrurier qui, en 1821, souda l'enveloppe de zinc : l'un et l'autre ayant assisté à l'inhumation, on a pensé qu'il serait bon de consulter leurs souvenirs, car le rapport du gouverneur Hudson Lowe, que tient en main le capitaine Alexander, manque, sur quelques points, de précision suffisante.

Le prince, chef de la mission française, n'a point quitté son bord et l'on peut s'étonner de son absence en ce lieu et à cette heure. Dès le premier jour, Joinville avait offert ses équipages pour les travaux de l'exhumation qu'il eût, en ce cas, dirigés en personne. Mais le général Middlemore étant, d'après les instructions formelles de son gouvernement, chargé lui-même, et sous sa responsabilité, de toutes les opérations jusqu'à l'arrivée du cercueil impérial au lieu d'embarquement, avait dû décliner les offres du prince. En conséquence, et malgré son désir certain d'assister aux scènes mémorables de cette nuit, Joinville a décidé de ne paraître sur la terre britannique, le 15 octobre, qu'à la tête des états-majors de ses bâtiments et dans une position qui lui permît de présider lui-même à tous les honneurs qu'il doit rendre à Napoléon. D'ordre du gouverneur, c'est le capitaine Alexander qui est chargé d'ouvrir le sépulcre. Il va s'acquitter de sa mission de manière à s'assurer la reconnaissance de tous les Français présents.

Le travail funèbre commence à minuit quinze et, dès lors, le petit groupe français est étreint par l'émotion croissante qui, durant cette nuit interminable, va briser les nerfs de tous. Dans le silence, retentissent, secs et nets, les commandements en langue étrangère. Un uniforme brodé s'agite, paraît au centre, entouré des falots que dressent une douzaine de soldats rouges du 91e régiment d'infanterie. La brume s'est fondue en une pluie fine. On grelotte. Le premier geste des Anglais est un geste de piété. Ils commencent par recueillir des reliques, les géraniums et les plantes bulbeuses qui bordent étroitement les dalles funéraires. On enlève avec précaution fleurs, feuilles et racines. Une sentinelle les garde, car Joinville les a réclamées pour les distribuer aux officiers retenus à bord, cette nuit, par la consigne générale. Et maintenant on s'attaque à la grille sans ouverture qui étreint les pierres tumulaires comme un fer de prison. Elle n'a pas été inutile, d'ailleurs, cette grille, car, pendant dix-neuf ans, elle protégea la sépulture contre les inscriptions des imbéciles et des profanateurs. Chaque côté, ébranlé par les pinces, se renverse et tombe sur la terre molle avec un bruit de chaîne.

M. Darling explique la position des dalles. Il indique celle qui couvre la tête. Il bruine toujours. Il fait de plus en plus froid. Les Français, que Bertrand vient de rejoindre, claquent des dents. Le prêtre n'est pas le moins impressionné et il note, pour une page inoubliable de son journal, les bruits, les lueurs, les images, les souffles et les frissons de cette nuit shakespearienne, où l'on cherche un mort dans une vallée peuplée d'ombres : les deux immenses tentes blanchâtres battues par la tourmente et qu'éclairent, en veilleuses, des lampes de sépulcre ; le cliquetis d'armes des sentinelles qu'on relève; les appels du vent dans les gouffres; des silhouettes en longs manteaux, immobiles, pensives, ou promenant, en silence, des épées... Une voix brève, impérieuse, se fait entendre, seule, et elle parle un langage étranger. Et c'est le bruit sec des marteaux sur la pierre, les pelles se heurtant et criant dans un centre de lumière où s'agitent, en des gestes de cauchemar qui semblent des convulsions de damnés, « des moitiés d'hommes aux vêtements rouges, blancs, disparaissant, reparaissant encore, et jetant sur l'herbe foulée quelque chose qui retombe lourdement en rendant un son sourd et étouffé ». Et la scène, qu'enveloppe la seconde nuit d'un brouillard épais, « à travers lequel les objets se voient dans un certain lointain et comme recouverts d'un crêpe », semblerait démoniaque, si, dans le chaos trouble de cette agitation, ne se dressait, calme et lumineuse, une croix d'argent. Mais le spectacle prête au délire. Et le prêtre lui-même nous avoue qu'en certaines minutes il sentit courir sous ses cheveux « de mortels frissons ».

Les dalles extérieures ont été enlevées. Bientôt la terre s'accumule lourdement autour de la fosse. Les pics ont heurté un obstacle : on vient d'atteindre la maçonnerie. Les commissaires se précipitent et s'assurent que le caveau est demeuré intact. Il faut ensuite éventrer la cloison de ciment du caveau, et c'est, de trois heures et demie à six heures trois quarts, un travail très pénible, dont le détail minutieux a été donné par toutes les relations des témoins. Enfin, on est parvenu à dégager la large pierre anglaise, que l'on peut voir aujourd'hui aux Invalides et qui, jadis arrachée aux cuisines de *New House,* la nouvelle maison de Longwood, construite trop tard pour l'Empereur, ferme à elle seule la dernière cellule de Napoléon prisonnier.

A ce moment, des assistants, oubliant, semble-t-il, dans la nervosité de l'attente, la sainteté du lieu, se mettent à causer haut. Une voix anglaise les rappelle à l'ordre :

— Réfléchissez, messieurs, dit le capitaine Alexander, que six pouces nous séparent à peine du cercueil de Napoléon.

Maintenant, le jour paraît et la brume, chassée par le vent, laisse tomber une clarté blanche et triste sur la scène funèbre. Cinquante hommes, après de longs efforts, déplacent et enlèvent la grande dalle. A la demie de neuf heures, enfin, on voit le cercueil. Des points de lumière fulgurent dans l'ombre de la fosse. Ce sont les vis d'argent qui n'ont même pas été ternies. Le temps s'abolit. Ceux qui ont vécu la captivité jusqu'en ses derniers jours, Bertrand, Marchand, les serviteurs, se trouvent ramenés à dix-neuf ans en arrière. Alors, on descendait la bière par un après-midi de mai où il y avait un peu de soleil. Mme Bertrand était là, qui pleurait, à quelques pas d'Hudson Lowe, sec et grave, en grand uniforme rouge. Un jeune prêtre jetait l'eau bénite. Aujourd'hui, la même scène se reconstitue. La femme française, morte, n'est point dans le tableau. Un autre prêtre bénit et dit les prières. Il y a presque les mêmes assistants, des officiers anglais, le grand-maréchal et les gens de Longwood, le magasinier Darling...

Depuis un long moment déjà, le cercueil a été transporté dans la tente lorsque le gouverneur Middlemore arrive, suivi du commandant de place Barnes et d'un officier de Joinville, le lieutenant Touchard, le futur amiral, qui, cette nuit-là, a fait plusieurs fois le voyage de la Vallée à la frégate.

Le cercueil est composé de quatre enveloppes, une d'acajou, une de plomb, une autre d'acajou et une de zinc. Cette dernière, après qu'on a ouvert ou forcé les trois autres, est attaquée au ciseau par ce même ouvrier qui la souda en 1821. Chacun de ces coups de marteau porte terriblement sur les

nerfs des Français. Que va-t-on découvrir d'effroyable ? Peut-être simplement, et au mieux, la grimace d'un squelette, avec quelques boutons d'uniforme, des décorations oxydées qui permettront, seuls, d'identifier les restes. Allons, la dernière enveloppe saute. On s'approche. On voit. Et c'est une surprise étrange, qui n'a rien de brutal. Une forme est apparue, reconnaissable, mais indécise encore, comme lointaine. Entre elle et le regard s'interpose une sorte de brume, un écran fantastique. C'est le coussinet d'ouate dont était doublé le dernier couvercle qui s'est détaché et recouvre légèrement le corps. Pieusement, le docteur Guillard roule lentement sur elle-même, en commençant par les pieds, la couche soyeuse. Mais il s'arrête presque aussitôt. Quelque chose d'inouï vient de se produire qui glace de terreur tous ces gens, debout et frissonnants depuis les dix longues heures de cette attente et qui ne sont plus maîtres de leurs sensations : *le corps a remué*. Une sorte de convulsion a violemment agité la « forme », des pieds à la tête. On a pu croire que Napoléon se réveillait. « Pour tous, dit l'enseigne Pujol, le corps avait eu un mouvement très prononcé semblable à une convulsion nerveuse. » Un vent de folie passe dans les cerveaux. Mais cela ne dure, heureusement, qu'une seconde. Des gens de sang-froid, le médecin, se rendent bien vite compte du phénomène qui a produit ce semblant de vie terrifiant. « L'enveloppe seule avait bougé ; mais, en proie à une sorte d'hallucination fébrile, personne ne s'était rendu compte de ce fait singulier. »

La vérité, c'est que, sous le geste du docteur, l'air s'était précipité avec force entre l'ouate et le corps, chassant les gaz plus légers et soulevant par ondulations l'enveloppe sur tout le chemin parcouru. Le chirurgien Guillard continua de dégager le corps et Napoléon apparut. Car c'était bien Napoléon lui-même que l'on revoyait et non point un squelette anonyme ou de vagues poussières, Napoléon avec son visage connu et son uniforme de l'histoire.

Gourgaud sanglote. « Il faut, a-t-il écrit, avoir aimé l'Empereur comme moi pour comprendre tout ce qui s'est passé, dans mon âme, lorsque le docteur Guillard nous laissa voir, à travers des flots de larmes, les restes mortels de notre héros. Tout était parfaitement conservé. Il aurait suffi d'avoir vu une seule fois l'Empereur pour le reconnaître à ce moment. »

En cette matinée, blême et glacée, sous la tente qu'agitent les rafales, au fond du cercueil de métal emboîté dans le sarcophage d'ébène venu de France, Napoléon semble dormir. On aurait pu le croire étendu, comme le 7 mai 1821, sur son lit de parade. Les traits du visage sont intacts avec à peine un peu d'altération à la base du nez et à la place des pommettes. La barbe, repoussée, donne au menton une teinte bleuâtre. La figure semble brunie. La tête, rasée, est grosse. Le front, large et beau, s'élève au-dessus de l'ombre, très nette, des sourcils. Les paupières sont closes ; une partie des cils tient encore. La bouche a conservé son joli dessin et presque son sourire ; entre les lèvres on aperçoit trois des dents admirablement blanches. L'habit vert des chasseurs est taché. Ses boutons sont noircis ; un ou deux tombent. Mais les lisérés et parements rouges semblent neufs. Et l'on distingue aussi, en ton vif, sous l'habit, une partie du grand cordon de la Légion d'honneur. La plaque et les deux croix de la Légion et de la Couronne de Fer sont très reconnaissables sur la poitrine. Les épaulettes, petites, et dont l'or a foncé, sont portées en avant. Les tiges noires des bottes à l'écuyère ne sont pas détruites, mais le cuir, aux extrémités, laisse passer les pieds d'un blanc mat. Entre les jambes, vêtues de casimir blanc, sont les deux vases d'argent qui, aux termes du procès-verbal, contiennent le cœur et l'estomac. Le chapeau est placé obliquement sur les cuisses. L'une des mains, serrée par le corps, est en partie cachée. Mais on voit entièrement l'autre main, souple, colorée, presque vivante, un peu élevée au-dessus du corps dans cette même position où l'avait reposée le grand-maréchal Bertrand, après l'avoir une dernière fois portée à ses lèvres.

Napoléon est là, ni détruit par ce séjour de dix-neuf ans et demi dans le sol le plus humide de l'île, ni changé, ni vieilli par ce travail du temps auquel nul vivant ne saurait se soustraire. L'Empereur est demeuré jeune. Il est plus jeune, beaucoup plus jeune que Bertrand, maintenant un fragile et blanc vieillard, plus jeune même que Gourgaud, grisonnant, aussi jeune qu'Emmanuel de Las Cases, l'ancien page de Longwood. C'est un mort de quarante ans, semble-t-il, sur lequel se penchent ses aînés, ces vieillards que sont presque tous les survivants de la captivité. C'est une véritable résurrection du héros à l'âge de sa gloire. Napoléon apparaît deux fois immortel. Son corps se révèle avec ce don de survie que Plutarque attribuait au corps d'Alexandre. Il y a une minute de stupeur et d'adoration. Bertrand regarde avec l'attitude de quelqu'un qui va se précipiter. Gourgaud, Emmanuel de Las Cases, Arthur Bertrand, Marchand, les serviteurs sanglotent.

Mais, bientôt, se manifestent des curiosités sacrilèges. On parle de soulever le corps pour mieux l'examiner, de sortir et d'ouvrir les vases pour juger de l'état des viscères. Gourgaud, violemment, proteste. Il n'en peut supporter davantage. Il crie que c'est bien là l'Empereur, qu'il n'y a aucun doute possible, que tenir le cercueil ouvert plus longtemps serait manquer de respect à ses restes et provoquer leur destruction. Et il supplie le docteur de replacer le coussin léger sur le corps, sur le visage, ce qui est fait aussitôt, l'émotion de Gourgaud étant devenue contagieuse.

Maintenant, le sarcophage d'ébène est refermé sur les primitives enveloppes de zinc, d'acajou et de plomb. Les commissaires ont reconnu officiellement qu'ils se sont bien trouvés en présence des restes mortels de l'Empereur Napoléon. Le titre impérial est restitué, sur la terre même de Sainte-Hélène, au captif délivré.

... Le cortège se forme. Après bien des difficultés et des cahots, on arrive sur la route et le convoi, escorté de miliciens et de soldats, descend des hauteurs dans une immense buée, tandis que se déchaîne le tonnerre des salves des forts, multipliées sans fin par les échos des mornes. Sur les quais de Jamestown, sous le pavillon tricolore, le prince de Joinville, grave, mûri, ému, à la tête des états-majors des trois navires noirs, dont, depuis le matin, les pavillons sont en berne et les vergues en pantenne, attend le Souverain mort que l'on rend à la France. Le vieux gouverneur Middlemore, épuisé de fatigue, fait la remise du corps de Napoléon au fils de Louis-Philippe. Lorsque le sarcophage a touché la chaloupe du prince, un magnifique pavillon impérial se déploie, celui que miss Mary Gédéon et les jeunes filles de Jamestown ont voulu confectionner elles-mêmes. Alors, la *Belle-Poule* redresse ses vergues et déploie ses pavois. Ces mouvements sont répétés par la *Favorite* et par l'*Oreste*. Notre deuil a cessé avec l'exil de l'Empereur. La division française se pare de tous ses ornements de fête. Les matelots, chapeau bas, pyramides vivantes dans les vergues, voient revenir à eux, sur cette mer calme, les cendres de Napoléon en l'honneur de qui, dans le crépuscule naissant, trois cents bouches à feu carillonnent un *Te Deum* inouï.

Puis la nuit tombe et, de nouveau, un grand silence enveloppe toutes choses. L'Empereur maintenant repose sur le pont de la *Belle-Poule*, au milieu d'une garde de marins français. De chaque côté du catafalque, des parfums brûlent dans des cassolettes. Deux ifs d'argent étincellent de lumière. Les trente fanaux du bâtiment se réfléchissent dans les caronades de la batterie... Devant la frégate, se découpe en arêtes noires la silhouette tourmentée de Sainte-Hélène avec les feux de ses forts et de sa côte.

Il fut remarqué ce soir-là que, dans le ciel endeuillé de son éternelle brume, une seule étoile brillait juste dans la verticale du navire, au but du chemin parcouru par le corps impérial.

ALBÉRIC CAHUET.